

FELIX AUSTRIA

SOFIA ANDRUKHOVYCH

FELIX AUSTRIA

*Traduit de l'ukrainien
par Iryna Dmytrychyn*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Felix Austria*

Copyright © by Sofia Andrukhovych, 2014

© 2018, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-496-8

Ce livre a vu le jour grâce à Andriy et Maryana, qui sont à mes côtés à chaque instant,
À mes parents, qui m'ont assurée à tout jamais de leur soutien,
À Renata Serednytska qui m'a ouvert la porte et m'a réchauffée dans sa maison accueillante,
À Jana Komar, qui m'a suggéré le chemin de la source principale,
À Dana Vinnytska dont la musique inonde de force et nourrit l'inspiration,
À Bohdana Matiyach, qui m'a donné une petite croix,
Et à toutes les personnes et circonstances qu'il m'a été offert de rencontrer.

Je remercie la bourse du ministère de la Culture et du Patrimoine national de la République de Pologne *Gaude Polonia* et le programme littéraire de la Fondation pour le Développement de l'Ukraine qui m'ont permis d'écrire ce roman.

[09.01.1900]

1

Il n'y a pas de quiétude dans cette maison.

Particulièrement lors des fêtes de fin d'année. Un carnaval chasse l'autre: le bal des techniciens dans la salle du théâtre, la première soirée de «laine¹» à la Société musicale Moniuszko, une sauterie académique au casino, un raout costumé organisé par le Sokil² local, et ainsi de suite deux mois durant. À la Saint-Sylvestre, au casino municipal, le quadrille n'a réuni que vingt-huit couples. En revanche, il y a eu beaucoup d'invités à l'Étoile et dans la société de la bourgeoisie locale. Nos Juifs se sont bien amusés dans leur club, à ce qu'il paraît. Comme d'habitude, Esther Funkelstein a été élue reine du bal. Et à juste titre: lorsque l'épouse du médecin apparaît dans la rue, il n'y a pas une seule personne qui ne se retourne pas, ne s'arrête ou ne la suive du regard. Dès cet instant, elle ne sort plus de la tête du passant, flottant dans ses pensées comme une mélodie élégiaque.

1. Appellation donnée à des soirées dansantes populaires dans plusieurs riches villes de la Galicie, où les dames étaient habillées avec beaucoup de sobriété, compte tenu des temps difficiles. (*Sauf indication contraire, les notes sont de l'auteur.*)

2. Le Sokil est un mouvement de culture physique (gymnastique) qui a joué un rôle important dans la renaissance nationale des peuples slaves, en particulier des Tchèques, des Polonais et des Ukrainiens à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

Adèle aime les mondanités et m'entraîne avec elle. Je préférerais ne pas y aller, car je sais ce que les demoiselles aux robes vaporeuses chuchotent dans son dos : Adèle Anger emmène sa domestique au bal, et puis elle s'est mariée avec un fabricant de cercueils ruthène. Mais puisque Petro ne l'accompagne jamais, comment pourrais-je la laisser seule ?

Petro n'est pas un fabricant de cercueils. Il sculpte des statues pour les tombes et les caveaux, et toutes ces demoiselles pleurent à chaudes larmes jusqu'à ce que leur nez en devienne bleu, lorsqu'elles aperçoivent au cimetière ses anges endeuillés ou ses vestales de marbre aux cheveux déployés, figées à jamais.

Petro travaille dans l'atelier de Kazimierz Bembnowycz, rue Sapieżynska, en face du temple allemand, là où l'allée des peupliers conduit au cimetière.

Mais en ce moment, Petro termine les marbres dans notre église : dans la nef principale ce sera du marbre vert foncé, dans les galeries latérales – couleur crème. Il dit que l'iconostase est déjà peinte et dorée. L'éclairage sera au gaz.

Je lui apporte tous les jours son déjeuner : du boudin au sarrasin, de la viande fumée, des haricots, des pâtés de foie, des galettes de pommes de terre, des croquettes de petits pois. Les rues enneigées sont mal nettoyées et la voiture à cheval a du mal à se frayer un chemin dans les congères. Le crépuscule tombe dès trois heures, mais les allumeurs tardent à faire fonctionner les réverbères. On croise partout de bons gars chauffés par l'alcool. La municipalité leur a fait un cadeau inattendu pour les fêtes : un litre à 66 kreuzer¹. Cela ne suffit pas pour manger, mais c'est assez pour se souler au point d'oublier son nom, sans parler de la faim.

Et après, ils ne se souviennent plus de rien. Cette nuit, quelqu'un rôdait sous nos fenêtres et hurlait pour qu'on le laisse entrer : j'ai nulle part où dormir, j'ai les pieds gelés. Il a fini par trouver : la police l'a embarqué et il a dû se réchauffer derrière les barreaux.

Ces derniers temps il y a tant de voleurs, de malfaiteurs ou de brigands qu'on a peur de sortir dans la rue. On a envie

1. Il s'agit de la « propination », le monopole de grands propriétaires terriens de Galicie pour produire et distribuer l'alcool (essentiellement l'eau-de-vie et la bière) sur leurs domaines.

de se claquemurer dans la maison et de ne pas pointer le nez dehors. Et parfois même on se demande si on est bien à l'abri chez soi. Qui te dit qu'un brigand ne te guette pas chez toi, et que tu ne lui tends pas innocemment ton cou sans défense ?

Petro dit qu'on a volé un ostensoraire ancien de la cathédrale Sainte-Anne à Ozeriany. Et de nouveau, pas de traces, aucun témoin, toutes les portes étaient verrouillées et cadénassées, les fenêtres sont restées intactes et l'intérieur demeure en ordre. Comme si les anges de lumière étaient passés à travers les murs et avaient emporté le précieux objet dans les cieux pour célébrer Jésus.

Et ça fait un moment que ça dure. À Mykoullyntsi où une cathédrale vient d'être restaurée suite à un incendie, deux patènes en or se sont évaporées : l'une représentait la crèche de Bethléem, une autre – le tombeau du Christ. La veille seulement le prêtre et le diacre avaient caché les patènes dans un coffre de métal. Le matin le diacre se met à hurler : le coffre est vide et grand ouvert, l'unique clef est celle du prêtre, et voilà que les deux sont maintenant sous les verrous.

Quant au monastère de l'Exaltation de la Sainte Croix des pères basilien à Boutchatch, celui qui est sur le mont Fedir, il a été le théâtre d'un autre événement. Le novice Benedict, en quittant à trois heures du matin sa cellule située dans le bâtiment principal qui jouxte l'église du côté droit, se dirigeait vers l'étable pour nourrir les chevaux : c'est là qu'il a entendu, à travers les murs ornés de pilastres corinthiens aux chapiteaux dorés, le bruissement des ailes des anges contre les peintures à la tempera du XVIII^e siècle. Il n'a pas eu le moindre doute quant à l'origine de ces bruits. Ils faisaient penser aux pigeons dans le clocher, assurait Benedict, mais des pigeons de la taille d'un homme.

Et le matin on a relevé la disparition d'une mèche de cheveux de la tête de saint Jean Baptiste, des reliques de la sainte Munditia, d'une épine de sa couronne et d'un bout d'éponge qui avait servi à faire boire du vinaigre au Christ. Tous ces objets sacrés d'une valeur inestimable se sont évaporés de concert avec une cassette en or incrustée de pierres précieuses.

Le rabbin Moshe, fondateur de la Société d'étude de la Torah à Tchortkiv, a quant à lui fait part de la disparition dans les caches secrètes de la Vieille Synagogue d'une bonbonnière

en argent sur pieds cambrés ornée de motifs végétaux et destinée à conserver l'*etrog*¹. En outre, elle recelait quelque chose d'autre, mais ceci, dit le rabbin, est un secret qui ne doit être révélé en aucune circonstance.

Lorsque la synagogue de Brody (la ville des portes ouvertes et du grand sage Baal Shem Tov²) a vu s'envoler sa coupe sacrée de kiddouch, une hanoukia ornée d'un lion d'or qui marche, et le yad incrusté d'une émeraude, quelqu'un s'est souvenu de la pantomime des Brodersinger³ qui racontait comment Yahvé Sabaoth transporte son peuple vers la Jérusalem céleste : d'abord les choses, puis les temples, les animaux, les maisons, provoquant l'étonnement des gens par ces disparitions inexplicables. Et ensuite s'évanouissent dans les airs les saints et les sages, les musiciens et les enfants, jusqu'à ce que sur la terre des péchés il ne reste plus un seul Juif.

Tous ces événements effrayants ne pouvaient témoigner que d'une chose : le monde vit ses derniers instants. Quelque chose d'immense et d'insaisissable va bientôt prendre une inspiration, s'étirer doucement et se réveiller. À ce moment précis, nous allons disparaître tous, avec nos tares et nos tics, nos peurs et nos lamentations, nos passions et nos larmes. Nous allons nous évanouir dans le ciel comme la fumée noire d'un incendie.

Pour éviter d'y penser, les gens se jettent dans les fêtes, par exemple. Sans répit.

Adèle m'a emmenée au concert du tout jeune Raoul Koczalski. Il n'a même pas encore quinze ans, mais le clavier fond littéralement sous ses doigts, on dirait qu'il fait obéir l'instrument par la seule force de son regard, la volonté de son esprit, d'un hochement de tête. Exactement comme je fais avec ma mandoline lorsque je prépare la choucroute au cumin.

Raoul est un garçon aux cheveux châtain et au visage rond, avec des yeux clairs et de délicates joues roses. Sur sa peau

1. L'*etrog* est le nom hébreu du cédrat, dont le fruit est un des quatre objets utilisés lors de la fête de Souccot.

2. Baal Shem Tov, de son vrai nom Israël ben Eliezer (1698-1760), était un tsadik, le fondateur du hassidisme.

3. Les Brodersinger étaient des chanteurs et des acteurs ambulants de la ville de Brody qui chantaient en yiddish les chants populaires juifs, en y mêlant la pantomime, les plaisanteries et les danses.

douce, il n'y a pas encore la moindre promesse de moustache. On a envie de le pincer. C'est ce que j'ai chuchoté à Adèle lorsqu'il est apparu pour saluer le public. Elle a levé les yeux au ciel et m'a donné un méchant coup entre les côtes de son coude bien pointu.

Mais lorsque cet enfant a touché de ses petits doigts de cire la gueule hérissée de l'instrument, j'ai eu honte. Il a joué d'abord du Mozart, du Gluck et du Hummel, et puis les valse de Chopin et la *Fantaisie-Improvisation*. Et moi j'étais si mal, si mal à l'aise en présence de ces notes, comme si je n'avais pas le droit de me trouver là : je suis si insignifiante alors qu'elles sont tellement magnifiques.

Maintenant, cela ne me faisait plus du tout rire qu'à l'âge de sept ans Raoul Koczalski eût reçu le prix de l'Académie de musique de Paris, à huit ans composé son premier opéra, à onze ans joué son millième concert, à douze ans se fût produit devant le schah de Perse Nassereddin qui a eu le temps avant de mourir de la main des comploteurs de jouir du talent du garçon et même de l'honorer du titre de pianiste de la Cour ainsi que de l'ordre du Lion et du Soleil. Le sultan turc et le roi d'Espagne ont aussi couvert d'honneurs l'enfant prodige. Comment pouvais-je être assise aussi près de ce Lion et Soleil blondinet tout dodu et écouter sa musique ?

Il y a trop, il y a trop de fêtes cet hiver.

Lorsque j'ai apporté le petit déjeuner ce matin, Petro a dit : « Notre servante est si savante. Je ne serais pas étonné si elle allait ce soir écouter une conférence sur l'équipement militaire moderne. »

Qu'est-ce que je lui ai fait pour qu'il me déteste à ce point ?

Adèle a eu toutes les peines du monde à le convaincre de m'emmener au spectacle du plus célèbre des illusionnistes, le chevalier Ernest Thorn. Elle sait que depuis ma plus tendre enfance je suis curieuse de toutes sortes de merveilles, de ce qu'on appelle la magie et la sorcellerie. Particulièrement de nos jours, lorsque le monde n'a presque plus de secrets, ces sombres caillots m'attirent, m'invitent à plonger au fond des choses, à trouver des réponses.

Notre époque est rapide et lumineuse. Les industriels Margoshes et Liebermann roulent en automobile sur les routes de Tysmenytsia à quinze kilomètres à l'heure. À peine

avons-nous eu le temps de nous émerveiller des réverbères à gaz, et voilà que notre gare est éclairée à l'électricité (quand bien même elle retombe sans cesse dans l'obscurité, à la grande joie des voleurs). Nous étions encore éblouis par le photoplasticum¹ où, devant nos yeux ébahis, comme dans un conte, surgissaient les images en relief des pays lointains, et voilà que ces images ont pris vie pour se mouvoir dans un théâtre électrique, introduit par Monsieur Oeser. Nous ne pouvons plus imaginer la ville ni nous-mêmes sans le barrissement d'éléphant des locomotives, sans les couches épaisses de suie sortant de leurs trompes, sans les odeurs du charbon brûlé. Et nous rions lorsqu'une grand-mère évoque le tortillard qui passait devant l'hôtel de ville de Kolomya, et dont l'avancée était entravée par les chèvres et leurs propriétaires. Quelle époque sombre et sauvage !

Alors que, aujourd'hui, les appareils photographiques conservent ton image pour l'éternité en quelques minutes, comme le reflet d'un miroir, mais en plus parfait. Et l'appareil téléphonique permet d'entendre une voix instantanément, à travers les épaisseurs grésillantes de l'air et les vents hurlants, à travers les murs, les troncs d'arbres et les plis des collines, ce qui aurait demandé bien du temps au véhicule rapide de Margoshes. Les rayons de Röntgen voient à travers le corps humain jusque dans ses entrailles. Et la moindre des particules se divise encore plus chaque jour pour se mouvoir et tourbillonner autour de nous, en nous, en tout, partout. Il s'avère que les gros nœuds dans les cheveux ne sont pas occasionnés par « la préparation et la consommation du poisson à la juive », qu'ils ne peuvent pas être « mâles » ou « femelles » et qu'on ne meurt pas à la seconde où on les coupe. Et que pratiquer une saignée non seulement ne soigne pas, mais peut s'avérer nuisible.

Si ça continue à ce rythme, la physique finira par expliquer Dieu. Il y a quelques siècles on m'aurait brûlée sur le parvis pour ces mots, et je serais devenue la deuxième sorcière de la ville mise à mort.

1. Le photoplasticum, également appelé Kaiserpanorama, a été inventé à la fin du XIX^e siècle. Il s'agit d'un appareil permettant une projection stéréoscopique simultanée devant plusieurs spectateurs. (*Note de la traductrice*)

Je pense que si l'on doit croire aux miracles, alors que ce soit pour s'amuser, comme lors des spectacles du chevalier Ernest Thorn, l'illusionniste mondialement connu, propriétaire du « Colisée Thorn » à Lviv, « une entreprise destinée à représenter la richesse des artistes internationaux à la manière étrangère ». Bien que là non plus, je n'aie pas le moindre doute quant au fait que chaque miracle du chevalier n'est qu'un tour bien pensé et que la clef est à portée de main, juste devant les yeux écarquillés d'un ahuri bouche bée.

Le public se pressait déjà devant le portique à colonnes du théâtre municipal Moniuszko, avec sa coupole dorée solennelle semblable au couvercle de bonbonnière remplie d'un service précieux, qui se dessinait derrière le dos inspiré de la statue de Mickiewicz en marbre blanc de Carrare. C'étaient des gros poissons : directeurs de banque, chefs de grosses entreprises, dignitaires des chemins de fer aux favoris généreux portés en signe de loyauté à la monarchie autrichienne (d'aucuns, dans leur abnégation, surpassaient François-Joseph lui-même dont les favoris avaient atteint leur apogée lors de l'Exposition universelle de Paris en 1867), avec leurs dames vêtues à la dernière mode, qui se dévoilera pleinement à l'intérieur du théâtre. Il n'est pas aussi facile que l'on croit de suivre la mode, car elle connaît en ce moment un passage des coupes larges à des coupes étroites, causant le chaos et la confusion. Dès lors, aux côtés d'étroites jupes anglaises flottent les volants, aux côtés de lourdes appliques en velours serpentent joyeusement les colliers de perles, de corail et de verre, alors que des nœuds et des fleurs continuent à enserrer les vêtements, le disputant aux boucles discrètes. Il n'y a qu'un trait commun : le décolleté, qui découvre non seulement une partie de la poitrine mais aussi les épaules, alors que le corsage ne tient qu'à une fine bande ou une légère accroche de tulle. N'oublions pas les chapeaux, dont les volumes impressionnants semblent décuplés par les coiffures généreuses fixées à l'aide de peignes et d'épingles ouvragés. Les cous de cygne (mais parfois aussi de poule et de dinde) portent des chaînes en or avec médaillon, cœur et croix, qui ont été exhumés du tréfonds des coffrets remplis de bijoux. Sur les mêmes chaînes en or ondoient les éventails : l'une l'a mis à l'épaule, l'autre l'a accroché à la ceinture. Les souliers et les bas sont assortis aux couleurs de la robe.

Quelque chose a changé dans les silhouettes des dames de Stanislaviv. Mais oui, bien sûr : on dirait qu'elles se sont toutes accroché une nouvelle paire de seins. Désormais leur buste est bas et moins rempli, ce qui du reste convient davantage à la coupe moderne des jupes. Les manches deviennent de plus en plus étroites et longues : on n'est pas loin de renoncer aux gants.

Les bustes attirent les regards des galants locaux : des jeunes gens chics et odorants à la moustache fine et aux cheveux coiffés avec une raie au milieu. Tout est exagéré chez eux, comme tiré dans tous les sens : des cols énormes, des cravates fantasques aux dessins chimériques, des couvre-chefs d'une hauteur incroyable (c'est à craindre qu'ils ne passent pas la porte).

Aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur du foyer, on n'entend que des récits fantastiques sur la magie du chevalier Thorn : comment il dissout les objets en l'air, comment il oblige les êtres et les choses à voler, comment il les découpe en morceaux pour les réunir de nouveau, comment en quelques minutes d'une minuscule graine pousse un arbre et se met à donner des fruits, alors que des miroirs, du feu des bougies et de l'eau sortent des ombres mouvantes qui dansent d'une manière effrayante et répondent aux questions du public.

Dans le théâtre, la chaleur est étouffante. On perçoit à peine l'odeur du pétrole des becs de gaz, tant elle est mêlée aux arômes gras de la pommade pour les cheveux, de la poudre doucereuse et des parfums. Le bruissement de la soie et du satin enlace délicatement les chuchotements. Le velours rouge qui recouvre les fauteuils est tout à la fois dur et doux au toucher. L'excitation chatouille les nerfs : les joues des dames sont écarlates, alors que les hommes sont au contraire retenus et concentrés.

Une silhouette silencieuse flotte le long des murs, éteignant l'un après l'autre les chandeliers, dissimulant dans la pénombre les moulures calamistrées aux reflets dorés, les fauteuils et le public, ne laissant dans la lumière que le demi-cercle de la scène cachée par les plis rouge sang du rideau. La salle plonge petit à petit dans le silence noir, seuls les papillons exotiques des éventails font bouger leurs gigantesques et tristes ailes.

– Je me permettrai de demander à Madame d’enlever cette caravelle, entend-on dans un chuchotement agacé.

– C’est impossible, tombe la réponse. Mon chapeau est bien fixé, les épingles risquent de se disperser partout et quelqu’un pourrait se blesser.

– Mais Madame m’empêche de voir quoi que ce soit, et il y a trois autres personnes qui sont gênées par son chapeau! insiste l’homme indigné.

– J’en suis désolée, mais je ne puis rien faire.

L’éventail s’ouvre sèchement, en fouettant l’air comme de la crème.

– Bien évidemment! soupire dramatiquement l’homme. Qu’est-ce qu’on peut attendre d’un tel public, que peut-on espérer de ses goûts? S’ils sont incapables de venir écouter Proskournytska ou les Boians¹, ou bien d’honorer les représentations de l’opéra de Lublin, alors qu’ils se pressent pour voir les trucs d’un saltimbanque!

– Voyons, monsieur Yanovytsch! claironne une jeune voix ironique. Monsieur le docteur est partout!

– Et toujours en chemise brodée! ronchonne avec mépris la dame à la caravelle sur la tête.

Gloussements et désapprobations parcourent la salle comme des frémissements sur l’eau, mais les rideaux se secouent déjà, avant de s’écarter et de dévoiler la scène au centre de laquelle trône une pagode chinoise bleu et rouge avec de multiples toitures, aux bords crânement relevés. Deux fagots de paille bien ficelés sont suspendus aux toits.

Le silence s’installe, interrompu ici et là par le crissement des chaises, les toussotements ou les borborygmes. La pagode est éclairée d’en haut et sur les côtés, tandis que le reste de la scène est plongé dans la pénombre. Les yeux des spectateurs scrutent tout l’espace en tentant de percevoir le moindre mouvement, de saisir ne serait-ce qu’une allusion au commencement de l’étrange spectacle. Ils contiennent le ressort de leur impatience, prêts à voir surgir de nulle part une manifestation extraordinaire, un invraisemblable croque-mitaine ou une insaisissable merveille: il va se produire quelque chose

1. Les Boians étaient des chœurs créés en Galicie à la fin du XIX^e siècle et qui ont existé jusqu’à la Deuxième Guerre mondiale.

d'absolument ébouriffant, quelque chose d'inimaginable. Et ils y sont parfaitement prêts, tendus et effrayés, excités à l'extrême.

Mais il ne se passe rien. Cinq minutes s'écoulent. Sept. Huit. La scène demeure tout aussi morne et sombre. La pagode étudiée jusqu'au moindre détail se dresse bêtement, sans aucun sens.

Et voilà que l'atmosphère tendue comme un fil s'affaisse petit à petit, cédant la place à la déception et à l'agacement. Aucun funambule ne pourra plus la parcourir en se balançant dangereusement au-dessus des têtes du public.

Les fauteuils grincent de plus en plus énergiquement, le chuchotement croît et se confond en un unique murmure, d'où s'échappent des exclamations bien distinctes et presque à voix haute. Une vague de bâillements se répand, passant d'un spectateur à l'autre, sans consentement ni désir; une pareille intimité ressemble à des baisers. Un homme obèse aux cheveux blancs (difficile de distinguer dans le noir, mais on dirait qu'il s'agit de Bibring, le maître pharmacien bougon), soufflant et grommelant, tâche de se lever de son siège, s'accrochant au dossier de devant et aux bras tendus des voisins, mais il retombe à chaque fois lourdement, lâchant son monocle qui se balance tristement sur une chaînette en or, pendant que Monsieur Bibring (car c'est bien lui), dilatant ses narines et ses joues, fait presque jaillir des étincelles de rage.

Quelques personnes ont même réussi à sortir, d'autres hésitent entre continuer d'attendre ou exiger le remboursement de leurs billets.

Et voilà que toute cette écume recule, comme absorbée par le sable. «Aaah», expire le public, transformé en un clin d'œil en une immense paire de poumons d'un géant de conte. Ceux qui ont manqué l'instant questionnent avec inquiétude: «Quoi? Qu'est-ce qui se passe?», et se taisent aussitôt: ils ont compris que le moment fatidique était passé. Ils parviennent néanmoins à savoir précisément ce qui a eu lieu sur scène.

Là-bas, devant la pagode chinoise bleu et rouge, s'est dessinée la silhouette du chevalier Ernest Thorn en personne, comme surgie de l'air.

Il n'est pas sorti de derrière le rideau, ne s'est pas détaché de la pagode, ne s'est pas glissé hors de la pénombre. Il n'y a eu aucun mouvement, rien n'a dérangé l'immobilité de l'air. Chaque personne présente dans la salle était prête à le jurer:

le chevalier Thorn avait toujours été là, au centre de la scène, dès l'instant où les rideaux s'étaient ouverts. Il se tenait là, immobile, et observait les spectateurs.

Comment est-il possible que nous ne l'ayons pas vu ?

Thorn s'est figé tel un insecte qui prend l'apparence d'une brindille ou d'une feuille morte. Je peux le voir : il ne cligne pas des yeux, sa poitrine ne se soulève pas quand il respire. Son visage est calme, concentré, détendu. Il regarde droit devant lui, mais on a l'impression qu'il embrasse du regard la salle tout entière, toutes les loges, les rangées du fond, les employés du théâtre dissimulés dans les recoins. Son œil gauche est légèrement plissé et semble de ce fait plus petit que l'autre ; son sourcil gauche est plus bas que le droit. L'ensemble confère au visage du chevalier un air malicieux. Le bout de son nez est légèrement fendu. Sa moustache taillée court est grise et proéminente et il arbore une barbiche soignée.

Il porte sur la tête un haut-de-forme en soie et est vêtu d'une queue-de-pie qui souligne sa posture majestueuse. Sa chemise est blanche, son col amidonné est droit aux bouts repliés. La lumière fait ressortir les étincelles d'émeraude de ses boutons de manchette, à l'évidence précieux. Par-dessus la chemise, un gilet en piqué de coton blanc, à trois boutons, bien fermé. Un nœud papillon en soie. Un mouchoir blanc dans la poche de poitrine, des gants blancs. Comme il se doit pour un illusionniste. Sur le pantalon – des bandes de satin. Ses chaussures laquées brillent. Un tissu noir est suspendu sur son bras droit plié au coude. Dans sa main, Thorn tient une petite sacoche vide aux lanières de cuir.

« Je sais comment il a fait ça », dis-je à l'oreille d'Adèle, qui serre fermement la main de Petro assis de l'autre côté. Petro se penche pour mieux entendre. Je remarque le méchant regard lancé par Madame Helena Festenbourg, une des organisatrices du groupe de théâtre amateur : ses lèvres nerveuses se pincent en un mince fil.

Mais je continue, cherchant à satisfaire la curiosité d'Adèle et de Petro : « Il était recouvert de la tête aux pieds de ce tissu accroché à son bras. De l'autre côté, le tissu est bleu et rouge, chamarré comme la pagode, et ainsi se confond avec elle. »

Je suis certaine de ne pas l'avoir inventé, d'avoir bien vu le linceul de soie glisser, comme si quelqu'un arrachait à l'air la dernière couche, la plus fine.

Pour dissiper l'illusion, il suffit d'être attentif. Et de reconnaître en toute honnêteté : tu vois exactement ce que tu vois.

Adèle secoue la tête de désapprobation. Éternelle enfant, elle veut croire aux miracles. Petro plisse malicieusement les yeux et me renvoie un sourire complice.

Pendant ce temps la salle plonge de nouveau dans le silence. Thorn fait un mouvement de tête à peine perceptible, patiente un long moment, puis de ses doigts habiles ouvre le coffre et se met à en extraire toutes sortes d'effets bigarrés, de longues chemises brodées, de larges pantalons avec des nœuds et des volants, des tulles, des dentelles et des châles aux appliques bariolées, des souliers de cuir aux bouts retroussés. Il expose tout au public sans se presser, un objet après l'autre, sous toutes les coutures, avant de les entasser à même le sol. Puis, en renversant le coffre pattes en l'air, il le secoue pour bien montrer qu'il n'y a plus rien dans ses entrailles de satin rouge. Excepté quelques pelotes de ficelle.

Thorn enlève de la pagode un fagot de paille et se met à la fourrer dans les vêtements, méthodiquement, prenant soin de bien la serrer. Rapidement se dresse à ses côtés un épouvantail de femme, merveilleusement ficelé : un visage en toile de jute, un haut turban avec une jolie épingle au milieu, de longs habits qui descendent jusqu'au sol. Mais le chevalier s'attaque déjà à une autre poupée et bourre de paille une nouvelle chemise avec des gestes d'habitué, comme un boucher qui fourre un boyau de cochon d'un mélange de sang et de sarrasin. La deuxième silhouette est celle d'un homme, au pantalon bouffant de couleur sombre et à la chemise blanche alors que son visage nu arbore une moustache noire qui remonte crânement.

Une petite fille apparaît à la vitesse de l'éclair, en quelques mouvements parfaitement maîtrisés, quelques nœuds bien serrés : elle rejoint la famille. Il l'installe au pied des grands épouvantails, croise à la turque les petites jambes amorphes en pantalon bouffant, et lui met une cithare entre les mains. Il recouvre ensuite la poupée de paille d'un voile de soie et, d'une main tendre et attentive, lui lisse la tête, les épaules, les jambes, tapote précautionneusement, égrène les plis du tissu,

les arrange et les aplatit. Il revient vers le visage et soudain on prend conscience que là où il n'y avait qu'une boule de tissu aplatie fourrée de paille, se sont dessinés les traits d'un visage : les creux des yeux, le bout du nez, des joues saillantes. Et au même moment se répand à travers la salle une plainte qui résonne en pulsations évanescentes au plus profond des êtres. Elle monte de plus en plus, la mélodie provient à l'évidence du tissu qui commence déjà à bouger sous les mains de l'illusionniste. Lestement, il en attrape le bout de ses deux doigts et le tire doucement.

«A-a-h», soupire le public. Près des deux mannequins est assis un enfant vivant, petit et bien fait, avec des joues tendres et des yeux graves recouverts d'une épaisse couche de maquillage noir ; il pince les cordes de la cithare tout en dodelinant de sa tête coiffée d'un gros turban.

Thorn appelle à la vie l'homme et la femme en les recouvrant de tissu tour à tour. Le visage de la femme est grossièrement maquillé : les joues rouges, les lèvres d'un pourpre toxique, les sourcils charbonneux. L'homme est menu, fin et tout aussi délicat que sa compagne. Son visage étroit, dont les sourcils et les yeux sont bien soulignés, est pourvu d'une fausse moustache qui ne semble pas moins incongrue que sur la boule de toile qui faisait office de tête à l'épouvantail.

Le couple bouge aux sons incertains de la cithare, se souciant peu de la mélodie. Du reste, leurs mouvements pourraient difficilement être associés à une danse : ils se balancent comme des spectres, tournent mollement leurs têtes, redressent leur dos comme s'ils s'éveillaient d'un long sommeil, se touchent l'un l'autre du bout des doigts comme s'ils cherchaient à retrouver un être oublié.

– Et comment vous allez expliquer cela, madame Je-sais-tout ? retentit un murmure corrosif à côté de moi. (Petro sourit de la moitié droite de ses lèvres.)

– Après, je vous expliquerai plus tard. (J'essaie de me débarrasser de lui.) Maintenant il faut tout retenir.

La Festenbourg nous rappelle à l'ordre en sifflant comme une oie enragée et en gonflant son jabot. Je regarde Adèle : ses yeux sont grands ouverts, ses lèvres entrouvertes, on dirait qu'elle a arrêté de respirer. Petro suit mon regard et scrute quelques instants le visage illuminé d'Adèle ; je vois une vague

de sentiments qui le submerge : il s'éclaire à son tour, le souffle coupé. Je me retourne vers la scène, mais quelque chose m'empêche de jouir du spectacle, un parasite s'est accroché à mon cœur et empoisonne mon sang.

Pendant ce temps, la petite pose la cithare (celle-ci continue à jouer toute seule, on aperçoit même le frémissement de ses cordes) et se joint à la danse. Elle marche sur les mains, les pieds fixés derrière la nuque, sur l'imposant turban. Elle se recroqueville et fait quelques roulés-boulés. Elle se relève, puis se renverse, ramène ses mains appuyées contre le sol à ses pieds et fait plusieurs pas à quatre pattes, pliée en deux. Puis transformée de nouveau en boule, elle roule aux pieds de Thorn. Le chevalier soulève avec moult précautions la pelote vivante et la place dans une cassette ronde, pas plus grande qu'une boîte à chapeau.

Je vois que Madame Festenbourg fait un malaise : elle s'est détournée, la main appuyée contre son front, les yeux fermés. Les autres spectateurs enfouissent leurs visages dans leurs mains, poussent des cris et se saisissent la poitrine.

Thorn pose la cassette sur un kilim sorti on ne sait d'où, aux pieds des amoureux qui dansent toujours, envoûtés, puis, dans un mouvement gracieux de ses mains levées, recouvre les trois de l'immuable linceul de soie. Pendant une minute encore des parties du corps se dessinent sous le tissu, et soudain tout se fige. L'illusionniste tire la couverture à lui et s'écarte. «Aaaahh», soupire le public exténué, «aahhh, aaahhh».

L'homme et la femme ont disparu. Ils ne sont plus là, ni les mannequins ni les frusques. Dans l'air, à quelques mètres du sol, l'enfant est assise : l'énorme turban singulièrement enroulé sur sa tête, alors que son visage est d'une gravité adulte et que sa main, qui sort des habits tombant en plis généreux, tient un bâton de bois, l'unique chose qui touche la terre.

Thorn dissimule l'enfant sous une couverture, tourne lentement autour d'elle, lissant et tirant amoureuxment le tissu, puis l'arrache.

L'enfant est toujours suspendue dans les airs. Cependant, ce n'est plus une enfant : les mêmes vêtements, le même turban et les mêmes yeux ourlés de noir. Les traits et la forme du visage, son expression et sa dignité, tout lui ressemble, mais il s'agit désormais d'une femme : le vêtement boudine au niveau

de sa poitrine arrondie, on distingue des pattes de fatigue autour des yeux, de l'amertume à la commissure des lèvres.

La femme disparaît sous la couverture et c'est une autre qui revient un instant plus tard. Une dame âgée aux profondes rides et à la peau terreuse. Les paupières tombantes cachent presque entièrement ses yeux délavés, ses lèvres fanées dessinent un demi-cercle aux extrémités abaissées. Elle se tient immobile, sans le moindre effort, la main posée sur l'inusable bâton. À y regarder de plus près, on peut encore deviner l'étrange enfant qui jouait de la cithare.

Le spectacle est d'une tristesse infinie. La cithare abandonnée continue à frissonner comme si elle essayait de dire : vous passez, je reste. Ses sons se mêlent à un grésillement pénible. Thorn en semble tout aussi gêné : son visage n'est plus aussi placide, il adresse un regard interrogateur à la vieille femme. Il s'approche d'elle sans se presser, tend les bras et s'apprête à la recouvrir de soie. La vieille râle en laissant échapper de la bave mousseuse entre ses quintes de toux spasmodique. Elle se penche et son front tombe sur le bras qui est toujours accroché au bâton. Thorn s'élançe d'un pas vif, l'attrape par le cou, puis recule. Le linceul de soie s'envole, tel un oiseau de mauvais augure. Les rideaux s'ébranlent et avancent doucement. Le public a le temps d'apercevoir Thorn enlever son haut-de-forme, arracher ses gants et les jeter par terre.

On entend de timides applaudissements isolés.

Le reste du public est silencieux, tétanisé. Le spectacle s'est avéré plus court que ne le promettait l'affiche.

[...]

2

Pendant plus de vingt ans, jusqu'à sa mort, le docteur Anger a crié dans son sommeil: il rêvait d'un incendie. Son cri était ininterrompu et terrifiant, empruntant plusieurs voix: tantôt il hurlait comme une sirène, tantôt il reproduisait des cris de hibou, tantôt il imitait la locomotive ou se prenait pour un courant d'air.

J'ignore comment, mais les images provoquées par les rêves du docteur Anger s'enchevêtrent avec mes premiers souvenirs. Je vois avec les yeux du docteur: derrière les vitres de la salle d'opération, une matinée chaude, presque aveuglante, de la fin septembre, la fraîcheur et le silence du lieu, le carrelage blanc, l'odeur omniprésente du désinfectant qui envahit la gorge et les poumons en les rendant douloureusement sensibles. L'aide-soignante, avec son bonnet et une blouse d'un blanc immaculé, comme taillée dans un bloc de neige, range consciencieusement les instruments stériles dans un coffret chromé brillant: ils se couchent dans un tintement pur et glaçant.

Il arrivait souvent au docteur Anger d'opérer dans ses rêves: d'un geste précis il incisait la peau du patient allongé devant lui, sans que le sang jaillît de la mince entaille. Et il s'avérait que ce n'était pas la personne dont il fallait sauver la vie, mais une pouée bourrée de paille et de détritrus.

Du reste, les thèmes des rêves pouvaient changer. Restaient inchangés l'air doucereux d'une matinée insouciant, le décor de l'hôpital, sobre et tranquille, ainsi que le pressentiment d'une catastrophe sur le point d'exploser, empêchant de respirer.

Par moments, le docteur Anger remarquait comment derrière la vitre volaient de minuscules fragments noirs. Ils devenaient de plus en plus nombreux et voilà que la vue de la fenêtre se transformait en négatif d'une photographie prise un jour de neige. Ils recouvraient les arbres, la terre, les cochers et les passants, l'air devenait noir comme le foulard d'une veuve.

De désespoir, le docteur Anger ouvrait grand les fenêtres, se débarrassant des aides-soignantes sanglotantes qui s'accrochaient à ses bras. Les flocons de neige noirs s'engouffraient dans le bloc opératoire, se déposaient sur le carrelage, les instruments, sur les fioles et les bocaux en verre bleu foncé. Ils s'insinuaient dans la bouche, les narines et les yeux.

Avec les flocons de neige s'invitait dans la pièce une odeur de brûlé: âcre, amère, insupportable. L'air semblait brûlant et empoisonné.

On n'entendait pas le moindre bruit: le silence sourd, désespérant, recouvert d'un édredon de cendre, emprisonnait tout sous sa coupe.

Le docteur Anger savait que c'était arrivé de nouveau, comme cela s'était produit des milliers de fois, qu'il était de nouveau passé par là, du début à la fin, que la fin à proprement parler n'était toujours pas arrivée, et qu'il était impossible de changer quoi que ce soit, d'influencer en aucune manière. Incapable de supporter la douleur qui le ravageait de l'intérieur, il criait à pleins poumons, gorgés de cendre et de fumée. Il criait de toutes ses forces.

Aussi loin que je me souviens, je me réveillais toujours dès l'instant où le docteur se mettait à crier. Je me dégageais de l'étreinte d'Adèle et dégringolais les escaliers. Le docteur dormait dans son cabinet, là où il recevait souvent ses patients: sous le portrait de son père, sur un canapé étroit qui balayait le tapis de ses longues franges.

En règle générale, lorsque j'y pénétrais, le docteur était assis sur le sofa, agité et en sueur, les yeux plongés dans le vide; je